

# Les enquêtes comparatives comme des relations sociales

## Retour réflexif d'une recherche Franco-Américaine sur le journalisme local

SANDRA VERA-ZAMBRANO  
Académico de Tiempo  
Departamento de Comunicación  
Universidad Iberoamericana  
Mexico  
sandra.vera@ibero.mx

MATTHEW POWERS  
Assistant Professor  
Department of Communication  
University of Washington  
United States  
mjpowers@uw.edu



En 1996, Pierre Favre plaide pour l'internationalisation de la recherche en sciences sociales en France. Son projet incluait la recherche comparative à l'international, non sans créer des grands débats. Depuis, la question n'est plus de décider s'il faut faire des comparaisons ou non, mais de se demander comment les faire (Hassenteufel, 2000 ; Vigour, 2005). Au regard des thématiques sur les médias, la recherche comparée devient de plus en plus courante, d'une part, grâce à l'internationalisation des produits culturels et des organisations médiatiques (Comby, 2017) et, d'autre part, grâce au soutien proportionné par l'European Research Council ou encore la Commission européenne (Loncle, 2015). Sonia Livingstone avait remarqué cette tendance en 2003 (Livingstone, 2003) et l'a confirmée en 2012 (Livingstone, 2012 : 417) : « le processus de globalisation sous-tend que la recherche comparative n'est plus un choix. C'est une nécessité ». S'il est vrai que les échanges internationaux entre spécialistes des médias provenant de différents pays n'ont rien de nouveau, les contraintes économiques, l'internationalisation des produits culturels, de la recherche et de l'Université en général, font que les projets cofinancés par plusieurs universités deviennent attractifs financièrement (pour générer de contrats destinés aux jeunes chercheurs, par exemple) et symboliquement (permettant aux chercheurs d'augmenter leur nombre

### Pour citer cet article

#### Référence électronique

Sandra Vera-Zambrano, Matthew Powers « Les enquêtes comparatives comme des relations sociales. Retour réflexif d'une recherche Franco-Américaine sur le journalisme local », *Sur le journalisme, About journalism, Sobre jornalismo* [En ligne], Vol 6, n°2 - 2017, mis en ligne le 15 décembre 2017. URL : <http://surlejournalisme.org/rev>

de publications, ou encore permettant de former des réseaux, cristallisés lors des échanges universitaires : chaires, séjours de recherche, programmes de *visiting professor*).

C'est dans cette perspective de développement des réseaux et de renforcement d'affinités scientifiques antérieures que nous – un *assistant professor* récemment recruté, un maître de conférences (MCF, professeur adjoint) avec dix ans d'expérience et une attachée temporaire d'enseignement et de recherche (ATER) – avons décidé d'entreprendre une recherche sur le journalisme au niveau local. En suivant les travaux proposés par Pierre Bourdieu autour de l'objectivation participante, nous retraçons ici les conditions de production de notre enquête en mettant l'accent non pas sur les propriétés sociales de chacun d'entre nous, mais en déplaçant la focale vers la position particulière de chacun dans l'université (Bourdieu, Chamboredon et Passeron, 1968).

Cet article part d'un questionnement présent dans toute enquête collective : comment produire (rapidement) des résultats – publiés, de préférence – (Joye, 2011) sans trahir la diversité des positions théoriques, méthodologiques et statutaires. Tout porte à croire que la course à la publication « gomme naturellement » les diverses réalités personnelles ou encore celles de conditions de production des données. Nous défendons que ce « gommage » est le résultat des rapports de force et des négociations entre les membres de l'équipe. Il ne s'agit pas d'avancer que les résultats ne seraient pas fiables, il s'agit simplement de souligner qu'ils doivent être lus à l'aune des limites imposées par leurs conditions de production : « À la meilleure [recherche] (comme du reste à la moins bonne) il ne faut demander et il ne faut faire dire que ce qu'elle dit et de la façon et sous les conditions où elle le dit » (Simiand, 1922 : 24).

Partant « d'une analyse des implications et pré-supposés des opérations routinières de la pratique scientifique [qui] se prolonge dans une véritable critique [au sens de Kant] des conditions sociales de possibilité et des limites des formes de pensée que le savant ignorant de ces conditions engage sans le savoir dans sa recherche et qui réalisent à son insu, c'est à dire, à sa place, les opérations les plus scientifiquement scientifiques, comme la construction d'un objet de la science » (Bourdieu, 2001 : 176), nous avons réfléchi cet article autour de la problématique suivante : en quoi les positions des uns et des autres dans l'espace universitaire incident-elles dans la prise de décisions et donc dans la manière dont se construit l'enquête ?

Pour y répondre, on revient d'abord sur l'incidence de positions des chercheurs dans l'espace universitaire sur la division sociale du travail. Ensuite,

il s'agit de retracer les négociations afin d'arriver à une base commune concernant la délimitation de nos unités d'analyse et nos choix théoriques. Enfin, il est possible de retracer la méthodologie suivie, en fonction des négociations entre membres différemment situés dans l'espace universitaire. Il s'agit de montrer que le travail collectif, d'autant plus si c'est un travail collectif international, est façonné par les personnes qui le produisent, inscrites elles-mêmes dans des logiques, objectifs et contraintes particuliers de leurs microcosmes universitaires.

---

#### LE TRAVAIL COLLECTIF COMME RELATION SOCIALE

---

Depuis les années 80 et le tournant ethnographique en France (Weber, 2012), on peut constater un intérêt croissant pour, d'une part, éviter « le regard naïvement positiviste » (Guionnet et Rétif, 2015) et, d'autre part, pour intégrer dans la réflexion les conditions de production des enquêtes. La revue *Genèses* dans sa section *savoir-faire* a publié un grand nombre d'articles qui considèrent la relation entre l'enquêteur et l'enquêté comme une relation sociale. En effet, un grand nombre de chercheurs en sociologie politique considèrent que les entretiens individuels ou collectifs sont des relations sociales (Ait Aoudia et al., 2010 ; Beaud, 1996 ; Mauger, 1991 ; Garcia et Haegel, 2011) ; tout comme les observations (Pinçon et Pinçon-Charlot, 1991) ou encore l'administration des questionnaires (Bessière et Housseaux, 1997). Concernant des travaux autour de la production collective, bon nombre de réflexions sont présentes en France (Loncle, 2015 ; Buton, Lehingue, Mariot et Rozier, 2016), mais peu s'arrêtent spécifiquement sur les interactions entre les chercheurs en fonction de leur position dans l'espace universitaire.

Dans le monde anglophone, plusieurs textes reviennent pour leur part sur les enquêtes collectives comme des relations sociales, en particulier un certain nombre d'articles dans la revue *Qualitative Enquire* où les interactions entre les chercheurs – au moment d'être sur le terrain – sont particulièrement étudiées afin de mieux comprendre les effets de ces interactions sur les résultats de l'enquête. On peut ainsi trouver des réflexions autour des implications des propriétés sociales des chercheurs sur les entretiens collectifs (Stanley et Slattery, 2003), des réflexions sur comment les chercheurs interprètent différemment les matériaux empiriques mais arrivent à une seule et unique interprétation (Paulus, Woodside et Ziegler, 2010) ou encore comment se négocient les identités, les socialisations ou même la production de la connaissance pour maintenir la dynamique du groupe (Lingard, Schryer, Spafford et Campbell, 2007). D'autres recherches réfléchissent

aux bénéfiques du travail collectif entendu comme une relation sociale plus étendue, où les patients, les chercheurs-médecins et le public participent à produire de la connaissance sur un problème particulier (Heaton, Day et Britten, 2016) ou encore sur les réseaux de solidarité qui se produisent entre chercheurs au moment des négociations (Stephen et Rigano, 2007).

Malgré le grand intérêt de ces recherches, elles ne s'appuient pas sur des réflexions ancrées sur les positions (hiérarchiquement) différenciées des membres des équipes dans l'espace universitaire, même si l'on sait que « *la première des conditions de la scientificité de toute science sociale est qu'elle s'arme de la science de ses propres conditions sociales de possibilité* » (Bourdieu, 1978) et que « *ce qu'il s'agit d'objectiver, en effet, c'est le monde social [...] et non] pas seulement son milieu d'origine [du chercheur], sa position et sa trajectoire dans l'espace social, son appartenance et ses adhésions sociales et religieuses, son âge, son sexe, sa nationalité, etc., aussi et surtout sa position particulière dans le microcosme des [sociologues]. Il est en effet scientifiquement attesté que ses choix scientifiques les plus décisifs (sujet, méthode, théorie, etc.) dépendent très étroitement de la position qu'il occupe dans son univers professionnel [...]* » (Bourdieu, 2003 : 45). Nous nous inscrivons ainsi dans la réflexion proposée par Rogers-Dillon (2005) sur les effets de la position dans l'espace (ce n'est pas de tout pareil de faire de la recherche quand on est un assistant de recherche, un jeune chercheur ou un chercheur porteur de projet) et celles proposées par Pierre Bourdieu dans sa conception de réflexivité (Bourdieu, 2001) et d'objectivation participante (Bourdieu, 2003). Dans le détail, cette approche « ambitionne de faire prendre conscience aux scientifiques de l'influence de leur habitus primaire et secondaires (celui du champ scientifique), afin de réduire les effets de ceux-ci sur la production de la connaissance et de rendre cette dernière plus objective » (Golsorkhi et Huault, 2006 : 26).

Dans la littérature comparative sur le journalisme, force est de constater que la plupart des travaux réflexifs ne viennent pas des recherches menées en France. Du côté anglo-saxon, plusieurs travaux sont disponibles sur la comparaison, et pour ne citer que l'un d'entre eux, Sonia Livingstone revient précisément sur les enjeux de penser la recherche comparative comme un ensemble de relations sociales, même si dans sa démonstration elle mobilise plutôt « *la gestion des sentiments* ». Elle met en lumière le besoin d'une amitié entre les chercheurs. « *Ils se rencontrent dans différents pays et passent de longues soirées, à discuter de sujets touchant aussi*

*bien leurs activités professionnelles que la vie de tous les jours. Ils doivent, à distance et sur une période considérable, maintenir de bonnes relations de travail [...]* » (Livingstone, 2003 : 35). Ce que nous pouvons apporter à cette réflexion c'est que les « bonnes relations de travail » se maintiennent aussi grâce à une division sociale du travail qui est fortement marquée par les hiérarchies au sein de l'espace universitaire.

### **La division sociale du travail selon la position dans le milieu universitaire**

La bonne entente entre collègues se maintient en partie grâce à une division sociale du travail acceptée et normalisée par tous. Ainsi, le bon déroulement de notre enquête s'est effectué sans encombre puisque nous étions tous conscients, d'une part, de nos objectifs et contraintes individuels (certes, nous voulions tous publier vite, mais on n'avait pas tous le même besoin des publications pour étoffer un CV) et, d'autre part, puisque nous étions conformes avec le fonctionnement de l'Université indépendamment de notre équipe de recherche. Autrement dit, il ne nous a jamais paru « inadmissible » que le chercheur le plus expérimenté tranche sur des questions théoriques, que le collègue en voie d'obtenir sa *tenured track* trouve des financements, que l'ATER s'occupe de la gestion quotidienne, ou encore que ce soient les assistants de recherche qui s'occupent de la retranscription des entretiens.

Bien entendu, il ne s'agit pas de postuler que les rôles sont définitifs et exclusifs, d'autant plus que les trois chercheurs maîtrisent une littérature commune qui leur permet de travailler sur les mêmes bases théoriques, celle du journalisme entendu comme un champ (Benson et Neveu, 2005). Il s'agit de souligner que, à l'aune d'une pratique routinisée, certains rôles reviennent plutôt à certaines personnes.

Dans le détail, l'entrepreneuriat financier et scientifique revient plutôt au chercheur américain, en quête de sa titularisation (*tenured track*). Ainsi, il a trouvé la majorité du financement de cette enquête (un peu plus de 40 000 \$ US pour 4 800 en France) par un programme de bourses. Il s'occupe également de la veille événementielle : en-dehors de la rédaction de cet article pour *Sur le journalisme*, l'ensemble de la production se fait en langue anglaise, dans des colloques internationaux ou des revues ancrés disciplinairement plutôt dans la communication (International Communication Association, Reuters Institute for the Studies of Journalism, *Journal of Communication*, etc.), espaces connus de trois chercheurs, mais relativement plus investis par le collègue américain.

Ensuite, un rôle d'efficacité est investi par celui qui détient le plus de responsabilités à l'Université et qui est le moins disponible en termes de temps et de calendrier. Il contribue à la formulation des problématiques, à la montée en généralité, ou encore à la prise de décisions concernant les choix méthodologiques et théoriques. Si une telle distinction se fait au quotidien, elle est due également aux conditions de travail imposées par les universités françaises et américaines : si le chercheur en France a moins de temps à consacrer à l'enquête, c'est parce que dans le système universitaire français, les assistants de recherche et d'enseignement sont beaucoup moins courants qu'aux États-Unis. De même, si les collègues français se déplacent moins que leur collègue américain pour les réunions de travail, c'est en partie parce que l'établissement français ne prend pas en charge les frais de mission pour les réunions de travail et que le collègue américain a reçu une bourse *ad hoc* de la part de son université. Par ces contraintes pratiques et économiques, les rôles de chacun se définissent précisément : le collègue américain trouve le temps de suivre assidument les réunions par Skype qui se tiennent sur une base hebdomadaire, se déplace tous les six mois en France pour « une semaine de travail intensif », postule aux événements scientifiques, produit de la matière à publication, ou encore « fait du terrain ».

Un troisième rôle est nécessaire pour le bon déroulement de l'enquête : celui de l'efficacité. La préoccupation commune de maintenir l'élan de l'enquête (« *to keep the ball rolling* ») se cristallise également par un travail de médiation entre les membres de l'enquête (du côté français), de traduction (linguistique du français vers l'anglais et inversement, mais parfois aussi de courants théoriques et des techniques de recherche) et de veille à ce que l'enquête continue d'avancer dans le quotidien. Ainsi, les comptes rendus, la gestion des assistants de recherche en France et les relectures pour s'assurer de la fiabilité des données sont assurés par ce rôle intermédiaire entre assistant de recherche et chercheur, celui d'ATER.

La question des positions et de la division sociale du travail se donne à voir également auprès des assistants de recherche. Même s'ils sont tous financés par l'université américaine, ils occupent des positions différentes dans l'espace universitaire français et américain. Tandis qu'aux États-Unis ce sont des jeunes doctorants contractualisés au rythme de 10 heures hebdomadaires de travail pendant quatre mois (*quarter*), les assistantes de recherche en France (toutes des femmes) sont des docteuses sans poste de notre entourage immédiat « qui voulaient bien nous donner un coup de main ». En conséquence, les trois premières assistantes de recherche

en France ont travaillé seulement quelques heures sur le contrat (à raison de 12 heures chacune) puisqu'elles ont trouvé des emplois plus stables par ailleurs au bout de quelques semaines. Un stagiaire est venu principalement pour faire de la saisie de données sur Limesurvey, logiciel prévu pour administrer des questionnaires. Au-delà de la division sociale du travail, les différentes positions au sein de l'université ont de l'incidence sur la prise de décisions, dont celles concernant les choix théoriques et méthodologiques.

### **Les négociations pour le choix des approches théoriques**

Comment arrive-t-on à décider collectivement sur l'orientation théorique ou méthodologique d'une enquête ? Dans le cas de notre recherche, il est possible de montrer ces processus de prise de décision à partir des positions occupées dans l'espace universitaire au moment d'élire notre perspective théorique. Nous allons retracer dans cette partie un exemple pour illustrer la distance que nous avons prise vis-à-vis le « positivisme » demandé par l'université américaine, ainsi que les négociations théoriques pour passer du journalisme entendu comme une écologie vers le journalisme entendu comme un champ, perspective privilégiée de l'équipe française.

---

#### **DES VRAIS FAUX-DÉBATS ÉPISTÉMOLOGIQUES : TO BE OR NOT TO BE (POSITIVISTS) ?**

---

Bien entendu, il est rare de poser ces questions dans ces termes, et il est encore plus rare de trouver des positions tranchées tout au long de l'enquête. Cependant, pour notre cas, les prises de position sont relativement identifiables. D'un côté se trouve le chercheur américain, marqué par les injonctions de sa nouvelle université de rattachement, mondialement reconnue par des études comparatives et quantitatives sur le journalisme. À l'opposé, se trouve le chercheur français, habitué de la recherche comparative par des enquêtes du type PCRD (Programme-cadre pour la recherche et le développement, financé par la Commission européenne), mais plus critique et réservé quant à la rigueur scientifique des études quantitatives. Entre les deux, se trouve l'ATER, moins critique à l'égard des enquêtes quantitatives, moins expérimentée et moins assurée du point de vue de son statut professionnel.

Ainsi, sous la proposition du chercheur américain, l'enquête a commencé sous une « injonction positiviste », « *marquée par l'épistémologie behavioriste et les méthodologies quantitatives* » (Proulx, 2001 : 467). Il s'agissait de prendre, quasiment à la lettre, une étude

récente faite par des collègues de son université sur le journalisme aux États-Unis et de l'appliquer à notre terrain. Même si au premier abord cette proposition paraissait tout à fait cohérente, nous avons longuement discuté sur l'imprécision des termes et sur le malaise de travailler avec un appareillage théorique qui était éloigné de l'équipe française. Après maintes discussions, nous avons adopté un regard plutôt proche de la théorie des champs.

### **Le déplacement théorique de l'écologie vers le champ en passant par les systèmes**

La comparaison entre les premiers mails en 2013 et les derniers en 2016 montrent le déplacement théorique au sein de notre enquête. La première proposition portait sur une approche écologique du journalisme, mais elle a été revue par les autres membres peu familiers de ces approches et nettement plus proches de la théorie des champs de Pierre Bourdieu ou encore des systèmes médiatiques de Hallin et Mancini. Afin d'illustrer les échanges concrètement, voici comment nous avons ainsi négocié notre première proposition de contribution jusqu'à ce que tout le monde soit d'accord. Voici un extrait du mail du collègue américain :

*Hi,*

*Please find below a draft abstract. It's about 370 words now. The max is 500. Please let me know your thoughts and comments. X., if you have a draft, we can look at that and try to merge them.*

*[...]*

*TITLE: But is it sustainable? Adaptation, innovation and the search for sustainable local news in French and U.S. metropolitan journalism*

*This paper examines the state of metropolitan journalism in two cities: [...], France and [...], US. It surveys the range of actors involved in the local news ecology of both cities and assesses the degree to which the present constellation of news providers possesses adequate material foundations for sustainable, quality metropolitan journalism moving forward. By adopting a cross-national research design, the paper investigates the degree to which different media systems shape more or less sustainable news ecologies at the metropolitan level. [...]* (Mail du 3 octobre 2013)

Face à la surprise des collègues en France qui étaient partis intuitivement dans une perspective

bourdieusienne, il a fallu échanger pour clarifier un minimum la littérature mobilisée pour arriver à un terrain d'entente plus précis pour tous. La réponse de l'ATER a été celle du doute face à une proposition théorique qui ne lui était pas familière :

*Hi,*

*[...] I've read your proposition and it seems fine although I have a couple of questions/ comments mainly on the first paragraph: I am not familiar – at all – with the language and the theoretical substrate you propose. I'm not sure I understand neither ecology nor sustainability. I try to get images from what you're talking about, but I'm not sure to perfectly get the idea. Can we think an ecology as a system or as a field? and if we're talking about sustainability... are we talking about following an excellence model? (what should journalists consider as quality journalism?)[...] (Mail du 4 octobre 2013)*

Ce mail est suivi de plusieurs autres, jusqu'à ce qu'on arrive à une proposition de communication basée sur la comparaison de systèmes médiatiques proposée par Hallin et Mancini (2004). Rien ne reste de « l'écologie » ou de la « durabilité ». Mais on a inclus un passage sur les modèles d'excellence journalistique, sujet qui intéressait beaucoup les membres de l'équipe française, plutôt orientés vers les hiérarchies professionnelles que vers les modèles économiques viables. Afin de pouvoir intégrer ces commentaires et propositions, l'ATER a donc envoyé une version qui incluait ce qui l'intéressait plus particulièrement :

*Dear both,*

*Please find the last version. What do you think?*

*This proposition examines the today's metropolitan (local?) journalism in these two cities: [...]. We'll describe who the actors of the journalistic production are and examines how different media systems structure journalistic practices. Against the idea of the mechanical relation between economic constraints to bad quality journalism, we analyze the mechanisms and the process in which journalists and organizations adapt and innovate under difficult economic circumstances [...]* (Mail du 8 octobre 2013)

Ces échanges nous permettent de voir comment se négocient au concret les propositions des uns et des autres. Faire des propositions avant les autres

pour que le travail se fasse à partir de cette idée primaire, ou encore « faire les *final cuts* » permet à chacun des membres d'agencer les propositions – dans la mesure de l'accord collectif – à ce qu'ils (ou elles) préfèrent, que ce soit sur la mise en forme ou parfois sur le fond. Cependant, les négociations se font rarement sur la base du désaccord explicitement exprimé, les glissements d'une posture théorique ou méthodologique vers une autre, passent avant tout par des « petites questions », de « petites réserves » ou de propositions d'autres solutions, toujours sur la base des accords communs et par l'acceptation générale des étapes du travail à suivre.

---

**LE TRAVAIL DE DÉLIMITATION DES UNITÉS D'ANALYSE  
ET DES DÉMARCHES À METTRE EN ŒUVRE**

---

Une fois l'ancrage théorique accepté, il nous a fallu nous mettre d'accord pour savoir ce que nous devions faire par la suite. Nous allons retracer ces négociations dans cette partie. Nous avons décidé que, tel que le proposait le chercheur le plus expérimenté pour commencer, nous allions lister les éléments nécessaires pour commencer à remplir une base de données sur les médias existants dans les villes étudiées. Mais la rédaction de cette liste, en apparence très simple, a fait ressurgir des problèmes de définition et de délimitation de notre objet. Nous avons réussi à les surpasser encore par des négociations entre collègues qui avaient chacun ses propres préférences. Cette fois-ci, c'est le chercheur américain avec l'ATER qui ont fait front commun pour adopter une démarche connue et validée aux États-Unis argumentant que nous avions besoin de dialoguer aussi avec des collègues américains non bourdieusiens.

**Les limites de « la ville » comme unité d'analyse**

Ce n'est qu'après quelques jours de travail collectif que nous nous sommes définitivement orientés vers une manière de travailler qui convenait tout le monde *au moins pour commencer* : l'objectivation de l'espace journalistique dans les villes de [xxxx] et [xxxx]. Nous avons décidé de laisser de côté les écologies et leurs acteurs (dont on ne voyait pas la délimitation précise, ni géographiquement ni professionnellement) pour investir la définition des frontières des villes et ainsi pouvoir délimiter notre terrain. Nous avons ainsi commencé par chercher les éléments qui rendaient scientifiquement pertinente la comparaison de nos deux villes : la taille, les grands secteurs porteurs de la ville, les données sociodémographiques des habitants. Si effectivement ces deux villes peuvent se comparer assez facilement, la comparaison de deux espaces journalistiques a été autrement plus délicate. En suivant les propositions du collègue le plus expérimenté dans un mail, nous

avons commencé par noter les éléments qui définissent l'espace journalistique :

E-mail du 6 octobre 2013 :

*Dear all,*

*Shall we start with a basic agreement on the data and indicators we should collect as a very first step for comparison.*

*Some very first thoughts:*

*List of general news media on the territory: How many players? Press (daily, weekly, monthly?), TV, Radio, online. Short description of the evolution over the last 10 (?) years*

*Circulation: number of copies/inhabitants + comparison with the national level + comparison with comparable territories in our respective countries*

*Advertising: prices (full page (?) /nb of readers = price paid to reach (eventually) one reader); figures about the evolution of the advertising market*

*Job market in journalism: evolution over the last few years*

*Structure of the profession (at our local/regional level): basic sociographic information + evolution*

*That would help each other to have a clearer view of the others' situation. [...]*

C'est donc avec cette liste que nous avons commencé le travail. Reste que la distinction géographique par ville posait un vrai problème. En France, la presse locale est plutôt régionale. Puis, la Région englobe bien plus qu'une seule ville. Ainsi, la « traduction » du « journalisme métropolitain », précisément délimité par une ville, a dû passer par une définition plutôt administrative du territoire qui nous permettait de garder la ville la plus importante de la région et ses contours. Nous avons ainsi fait le choix de comparer deux découpages administratifs différents, mais qui englobaient les zones géographiques que nous voulions étudier : les délimitations administratives conçues pour le recensement de la population aux États-Unis et le découpage départemental pour la France. Avec ce choix, il était possible d'étudier seulement les journaux de la ville (les gratuits et le cahier « ville » dans le journal régional), tout comme la production audiovisuelle et en ligne, entièrement produits dans les villes à comparer. Mais la

définition de la ville comme unité d'analyse a été loin d'être notre seul souci méthodologique de comparaison. Alors, pour définir chaque média dans chaque ville, et ensuite chaque journaliste dans chaque média, le chercheur américain et l'ATER ont plaidé pour ancrer cette partie de l'enquête dans d'autres études afin de pouvoir avancer.

### **Faire « à l'américaine » : lister, choisir et envoyer des cadeaux**

Afin de continuer notre démarche, on a suivi des enquêtes précédentes comme *The Worlds of Journalism* et *The American Journalist* aux États-Unis et l'enquête Technologia en France. Nous avons ainsi listé tous les médias trouvés dans les deux villes. En France, pour compléter, on a consulté des catalogues comme le Mediasig ou encore avons contacté des professionnels pour leur poser la question. Même si aux États-Unis la rédaction de cette liste demeure relativement simple, en France la question est autrement plus compliquée dans la mesure où nous ne trouvons pas de données officielles sur les entreprises des médias. Finalement, nous avons rédigé une liste sur les médias professionnels (non associatifs) et reconnus par les pairs. En effet, dans la ville enquêtée, deux organisations médiatiques concentrent presque deux tiers du nombre total des journalistes. Nous privilégions alors les organisations connues et reconnues, en espérant que les enquêtés deviennent des informateurs, nous donnant les données manquantes des autres organisations, ainsi que quelques contacts. Une fois que nous avons établi nos listes et demandé à nos différents collègues spécialistes de les vérifier, nous avons cherché à lister de manière nominative, pour chacune des organisations, les journalistes qui y travaillent. Reste que la définition du journaliste est assez peu précise, malgré des efforts pour adhérer aux travaux précédents sur la profession journalistique.

Ainsi, la définition du journaliste pour l'enquête renvoie exclusivement à des journalistes professionnels, soit ceux qui touchent au moins la moitié de leurs revenus provenant des activités journalistiques. En France, même si au début nous avons pris le critère de la carte de presse comme déterminant, ce choix a été modifié, car d'abord, les journalistes encartés ne représentent pas l'intégralité de la réalité de la profession<sup>1</sup>. Ensuite, il est assez commun de trouver des journalistes, qu'ils soient des pigistes ou non, ne demandant pas la carte ou refusant de l'avoir. Enfin vient la question des pigistes qui travaillent en tant que journalistes quasiment à temps complet mais qui n'ont pas la carte car ils correspondent à une convention collective autre que celle des journalistes ou parce que parfois ils sont rémunérés à la limite de la légalité, sans fiches de paie et sans contrats (Frisque, Saïtta, Ferron et Harvey, 2011). Devant

ces problèmes de délimitation, et après plusieurs heures de négociation, nous avons opté pour suivre la démarche suivie par David Weaver (2014) de l'Université d'Indiana dans son étude nationale des journalistes américains : les journalistes enquêtés sont ceux qui apparaissent comme faisant partie de la rédaction comme des journalistes, indépendamment de leur statut (mi-temps ou temps complet), dans les organigrammes des différentes organisations. Une fois que nous avons rédigé la liste nominative des journalistes, il fallait nous mettre d'accord sur les stratégies d'accès au terrain. Puisque nous avons commencé avec une méthode reconnue aux États-Unis, nous avons décidé de continuer le protocole, que nous avons modifié par la suite.

Ainsi, nous avons continué d'utiliser la méthodologie préconisée (Dillman, Smyth et Christian, 2014) avec quelques précisions venues de l'enquête *The American Journalist in the 21st Century* (Willnat et Weaver, 2006). Une fois qu'une base de données nominative est prête, on choisit les noms de manière aléatoire et on les contacte par lettre, où il est également proposé d'envoyer un petit cadeau symbolique aux enquêtés (*a token of appreciation*). Sachant que ceci n'est pas une pratique habituelle en France, nous avons réfléchi à trouver des « cadeaux » peu onéreux (puisque le budget en France n'était consacré qu'aux ressources humaines) que notre établissement pouvait prendre en charge. On a pensé ainsi à envoyer des stylos avec l'enseigne de notre université, mais très rapidement avons abandonné l'idée. D'une part, parce que l'établissement n'avait pas une centaine de stylos à nous offrir sans que nous l'ayons demandé au préalable au service de la communication, et ensuite, car l'envoi postal des lettres avec les stylos demandait un budget supplémentaire que notre université préférerait « éviter dans la mesure du possible » puisque ces dépenses n'avaient pas, elles n'ont plus, été budgétées au début de l'année. Mais au lieu de le vivre comme un « échec », l'équipe française a profité de cette occasion : le fait de ne pas pouvoir envoyer des « *goodies* » aux journalistes choisis au hasard pouvait se présenter comme une occasion pour questionner la méthode proposée par le collègue américain et privilégier une méthode qu'ils préféreraient de par leur expérience, celle de l'interconnaissance.

---

#### **QUESTIONNER LA MÉTHODE « À L'AMÉRICAIN » : DE L'ÉCHANTILLON ALÉATOIRE AVEC DES CADEAUX AUX RÉSEAUX D'INTERCONNAISSANCES**

---

La plupart des protocoles d'enquêtes comparatives sur le journalisme aux États-Unis s'appuient sur des questionnaires administrés par téléphone à un échantillon aléatoire. Le chercheur américain a proposé de travailler de cette manière et pendant

quelques semaines nous avons commencé à administrer des questionnaires par téléphone, face à une grande réticence du chercheur français expérimenté. L'argument principal de ce dernier s'appuyait, d'une part, sur le taux de retour très bas en France. D'autre part, il argumentait que le processus de sélection n'a, en effet, rien d'aléatoire, puisque la possibilité de répondre à l'enquête revient à l'auto-sélection, laissant de côté tous ceux qui ne se sentent pas légitimes pour répondre. Par ailleurs, le choix de l'échantillon aléatoire peut « *anéantir l'objet de notre recherche* » dans la manière dont Elihu Katz l'a signalé par rapport à sa propre expérience dans *The People's Choice* au moment de rendre compte de l'importance des relations interpersonnelles : « [...] le projet de recherche s'est relevé inopérant du fait qu'il recourait à un échantillon au hasard d'individus abstraits de leur environnement social [et professionnel] » (Bourdieu, Chamboredon et Passeron, 1968 : 67). D'ailleurs, contrairement à la « neutralité » supposée de l'enquête par questionnaire aléatoire, « *la technique la plus neutre en apparence engage une théorie implicite du social, celle d'un public conçu comme une "masse atomisée"* » (Bourdieu, Chamboredon et Passeron, 1968 : 67).

Après plusieurs discussions, l'équipe française a réussi à convaincre le chercheur américain que la recherche par boule de neige, si l'on était assez attentifs à multiplier la diversité des réseaux d'interconnaissances, pouvait être bénéfique car mieux contrôlée, plus rapide, plus fiable et mieux adaptée à la sociologie du journalisme « *car, [elle] s'appuie sur des réseaux sociaux existants [...]. Donc, la connaissance produite n'est pas individuelle, mais sociale* » (Audemard, 2016). Parallèlement, les résultats préliminaires des questionnaires montraient des vrais soucis de construction et de possibilités d'une possible comparaison ultérieure. Ce sont ces retours également qui ont plaidé pour la cause des entretiens à la place des questionnaires dans l'étape finale de l'enquête.

### **Les questionnaires à l'épreuve de l'administration de la preuve**

Une dernière négociation entre les membres de l'enquête est celle de l'exploitation des questionnaires, après avoir récolté un certain nombre de retours qualitatifs concernant le dispositif. Tant du côté français que du côté américain, enquêteurs et enquêtés sentaient de la frustration face aux questions, car ces dernières n'avaient pas forcément du sens pour la personne enquêtée. Par ailleurs, parmi les conditions de production de la passation des questionnaires, on peut souligner que ceux-ci ont été pour la plupart administrés par les assistants de recherche les moins expérimentés, ce qui a pro-

duit des échanges surtout par des monosyllabes. Un exemple en France est celui de l'étudiant stagiaire qui s'est proposé pour administrer des questionnaires. Puisqu'il n'avait pas participé à la construction de la grille et n'était pas au courant de tous nos débats et discussions sur l'espace journalistique et les journalistes choisis, il s'est fait reprendre sèchement lors de sa première tentative le 29 juin 2015 avec une journaliste en reclassement après la vente du magazine pour lequel elle était rédactrice en chef auparavant. Dans son carnet de terrain, il note :

*Mon statut d'étudiant s'est fait particulièrement ressentir, notamment me prenant pour « responsable » de certaines formulations qu'elle considérait maladroitement : ainsi, a) lorsqu'au début, quand je demande son parcours, elle me rétorque « mais on ne vous a pas fait faire un point sur ma situation avant de commencer ? Parce que j'ai un profil un peu particulier. Il fallait peut-être demander ça avant auprès des gens qui travaillent dessus... » Et b) le fait de dire qu'on peut travailler en tant que journaliste sans être rémunéré lors de stages par exemple, elle me répond que « ça, jeune homme, ce n'est pas du journalisme si on n'est pas payé, il faut revoir vos définitions ». (Carnet de terrain, 29 juin 2015)*

Les réticences de la part des enquêtés vis-à-vis du questionnaire se sont faites sentir tant aux États-Unis comme en France, à différents degrés selon les interlocuteurs : on sait par certains retours des enquêtés que nos questions ne sont pas toujours pertinentes. Aux États-Unis, le reproche le plus récurrent est celui du présumé des employés stables, travaillant pour un seul média, quand on sait par ailleurs que les journalistes en *freelance* travaillent pour plusieurs médias, sans forcément pouvoir désigner un employeur principal. Par exemple, un journaliste américain commente dans son questionnaire :

*Les questions sont biaisées. Elles supposent que l'industrie n'est composée que par des gens qui sont formellement employés par un seul média, ce qui n'est pas de tout le cas. Il y a aussi beaucoup de journalistes qui travaillent pour plusieurs médias. Quand vous me demandez sur [un des médias pour lequel il travaille], ça ne reflète pas mon travail. Votre étude me réduit à une seule organisation quand j'écris pour beaucoup d'autres. J'aimerais que votre étude puisse mieux refléter la réalité. Beaucoup de journalistes font bien plus que travailler pour une seule organisation. Vos questions ne sont donc pas justes. Il ne faut pas demander sur une seule et unique organisation.*



En France, le reproche le plus récurrent est celui des questions adaptées aux journalistes américains mais pas de tout adaptées à la réalité professionnelle en France. À l'affirmation, « *une grande partie de vos lecteurs s'intéresse peu aux problèmes publics comme les discriminations sociales ou la pauvreté* », une journaliste répond :

*Ça c'est bien des questions à l'américaine ! Eux c'est normal qu'ils posent la question, eux, aux États-Unis, tous les journaux, tous, ont des études sur tout... ils ont mis tout le monde dans des cases ! On n'en est pas ici en France, donc c'est difficile de répondre à cette question mais je vais quand même tenter d'y répondre... Ils s'y intéressent parce que quand y'a les manif's y'a du monde... Non. Je ne peux pas [y répondre], je n'en sais rien au fait.* (Entretien du 6 mai 2015)

Après avoir collecté ce type des réponses tant du côté des États-Unis que du côté français, nous avons décidé d'arrêter les questionnaires – et l'idée de l'échantillon aléatoire. Entre les mois de septembre et décembre 2015, nous avons recommencé le travail de terrain à partir d'entretiens semi-directifs dans l'optique de récupérer les variables des questionnaires et d'adapter les questions aux réalités professionnelles que nous connaissons désormais un peu plus.

Pour conclure, nous avons voulu soulever l'incidence de la position dans l'espace universitaire dans le processus de prise de décisions au sein des enquêtes collectives. S'il est vrai que dans la littérature il est de plus en plus courant de trouver des analyses réflexives, l'accent de celles-ci est rarement mis dans les positions au sein de l'espace professionnel. En empruntant à Bourdieu sa méthode d'objectivation participante, on peut argumenter que les enquêtes collectives sont des relations sociales puisque les individus qui les conforment sont habités tant par les rôles et les injonctions que les institutions éducatives les confèrent, et qu'à partir de là, toute prise de décision (aussi simple soit-elle), devient un enjeu d'imposition de sa position. D'une part, la position dans le microcosme universitaire contribue à délimiter (et à normaliser) la division sociale du travail : les tâches de montée en généralité reviennent ainsi souvent au chercheur le plus expérimenté, les tâches d'entrepreneuriat scientifique et financier reviennent à celui qui a été récemment recruté et qui cherche à se légitimer, les tâches de suivi quotidien reviennent ainsi à celle qui n'a pas encore intégré le milieu universitaire définitivement. D'autre part, les choix théoriques et méthodologiques relèvent aussi des rapports de force, où chaque chercheur propose les stratégies les plus adaptées à ses propres

objectifs ou aux intérêts spécifiques de son champ universitaire. On peut ainsi observer comment un chercheur peut privilégier une posture scientifique au nom des contraintes de son université (une approche quantitative, par exemple) et céder face à une autre posture (qualitative, cette fois-ci) face aux réticences et au travail de négociation des autres collègues.

Ces résultats contribuent ainsi aux débats sur les enjeux des enquêtes comparées de la sociologie du monde universitaire et de la sociologie du journalisme. Les débats réflexifs des enquêtes comparées ou collectives se focalisent sur les difficultés ou les avantages liées au travail collectif ou encore sur les propriétés sociales de chaque membre de l'enquête. En introduisant la position dans l'espace professionnel, on peut montrer que celle-ci compte également dans le processus de prise de décisions. S'il est vrai qu'une division sociale hiérarchisée du travail peut paraître tout à fait normale, souhaitée et souhaitable, on se doit de mettre en lumière cette évidence, d'autant plus que l'Université française s'est radicalement transformée après 1968 pour éviter, justement, une division trop hiérarchisée dans la recherche. Parallèlement, nos travaux contribuent aux débats en sociologie du journalisme sur deux niveaux d'analyse. Un premier niveau qui est celui de l'importance de prendre en compte que les enquêtes comparatives internationales sont finalement des relations sociales où les porteurs des projets proposeront les approches théoriques et méthodologiques qui s'adaptent le mieux à leurs contraintes et objectifs académiques. Nous souhaiterions ainsi partager notre expérience pour éviter à d'autres collègues la surprise (et le malaise) de travailler avec des problématiques étrangères ou encore des démarches méthodologiques peu adaptées aux usages de nos propres universités. Le deuxième niveau d'analyse porte sur le travail comparatif de définition et de délimitation des unités d'analyse qui relèvent parfois davantage des rapports de force et du travail d'argumentation que des recettes dans les manuels dans les différents pays. Pour finir, nous nous sommes concentrés sur l'incidence de la position de chacun des chercheurs dans la division de travail et la prise de décisions, mais en aucun cas on ne prend ces éléments comme uniques ou surdéterminants. On est conscients que les difficultés liées aux organismes ou encore les propriétés sociales de chacun peuvent également jouer une part importante des relations sociales dans la recherche collective. Notre objectif est celui d'inclure un autre élément au vaste débat sur les enquêtes collectives.

---

Soumission de l'article : 04/03/2016

Acceptation : 13/03/2017

## NOTES

---

<sup>1</sup> À ce titre, Cégolène Frisque et Eugénie Saïtta (2011) ont calculé précisément les écarts entre les chiffres donnés par la commission de la carte (37 905 cartes attribués), le recensement (48 824 journalistes auto-déclarés) et l'enquête emploi (39 365 journalistes) ne sont pas négligeables : « *On peut donc penser que ces 9 059 personnes prises en compte dans le recensement mais non l'enquête emploi comprennent pour une part des correspondants locaux de presse professionnalisés et pour une part plus limitée des journalistes instables peu intégrés travaillant dans d'autres secteurs de presse.* » (p. 21)

## RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Ait Aoudia, M., Bachelot, C., Bargel, L., Combes, H., Dechezelles, S., Ethuin, N., Anne-Sophie, P., 2010, « Enquêter dans les partis politiques. Perspectives comparées », *Revue internationale de politique comparée*, pp. 7-13.
- Audemard, J., « Des rapports au politique en contexte. L'apport de l'échantillonnage en boule de neige », in Buton, F., Lehingue, P., Mariot, N., Rozier, S., *L'Ordinaire du politique. Enquêtes sur les rapports profanes au politique*, Paris, Septentrion.
- Beaud, S., 1996, « L'usage de l'entretien en sciences sociales. Plaidoyer pour l'"entretien ethnographique" », *Politix*, pp. 226-257.
- Benson, R., Neveu, E., 2005, *Bourdieu and the Journalistic Field*, New York, Polity Press.
- Bessière, C., Housseaux, F., 1997, « Suivre des enquêteurs », *Genèses*, pp. 100-114.
- Bourdieu, P., 1978, « Sur l'objectivation participante. Réponses à quelques objections », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 23, pp. 67-69.
- Bourdieu, P., 2001, *Science de la science et réflexivité*, Paris, Raisons d'agir.
- Bourdieu, P., 2003, « L'observation participante », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 5, n° 150, pp. 43-58.
- Bourdieu, P., Chamboredon, J.-C., Passeron, J.-C., 1968, *Le métier du sociologue*, Paris, Mouton/Bordas.
- Buton, F., Lehingue, P., Mariot, N., Rozier, S., *L'Ordinaire du Politique. Enquêtes sur les rapports profanes au politique*, Paris, Septentrion.
- Comby, J.B., (2017), *Enquêter sur l'internationalisation des biens médiatiques et culturels*, Rennes, PUR
- Dillman, D., Smyth, J., Christian, L. M., 2014, *Internet, Phone, Mail and Mixed-Mode Surveys. The Tailored Design Method*, Hoboken, NJ, Wiley.
- Frisque, C., Saïtta, E., Ferron, B., Harvey, N., 2011, *Journalistes de la précarité. Formes d'instabilité et modes d'adaptation*, Rennes, Maison des sciences de l'homme de Bretagne et ministère de la Culture et la Communication.
- Garcia, G., Haegel, F., 2011, « Entretiens collectifs : nouveaux usages ? », *Revue française de science politique*, pp. 391-397.
- Golsorkhi, D., Huault, I., 2006, « Pierre Bourdieu : critique et réflexivité comme attitude analytique », *Revue Française de Gestion*, vol. 165, n° 6, pp. 15-34.
- Guionnet, C., Rétif, S., 2015, *Exploiter les difficultés méthodologiques*, Rennes, PUR.
- Hallin, D., Mancini, P., 2004, *Comparing Media Systems : Three Models of Media and Politics*, Cambridge, Cambridge Polity Press.
- Hassenteufel, P., 2000, « Deux ou trois choses que je sais d'elle. Remarques à propos d'expériences de comparaisons européennes », in CURAPP, *La méthode au concret*. Paris, PUF.
- Heaton, J., Day, J., Britten, N., 2016, « Collaborative Research and the Co-Production of Knowledge for Practice : An Illustrative Case Study », *Implementation Science*, vol. 11, n° 20, pp. 1-10.
- Joye, D., 2011, « Les grandes enquêtes internationales des sciences sociales », in Chenu, A., Lesnard, L., *La France dans les comparaisons internationales*, Paris, Presses de Sciences Po.
- Lingard, L., Schryer, C., Spafford, M., Campbell, S., 2007, « Negotiating the Politics of Identity in an Interdisciplinary Research Team », *Qualitative Research*, vol. 7, n° 4, pp. 501-519.
- Livingstone, S., 2003, « Les enjeux de la recherche comparative internationale sur les médias », *Questions de Communication*, pp. 31-43.
- Livingstone, S., 2012, « Challenges of Comparative Research : Cross-National and Transnational Approaches to the Globalising Media Landscape », in Esser, F., *Handbook of Comparative Communication Research*, New York, Routledge/ ICA Communication books.
- Loncle, P., 2015, « Les PCRD permettent-ils de comparer ? Richesses et difficultés des programmes européens de recherche à travers l'exemple du projet GOETE », in Guionnet, C., Rétif, S., *Exploiter les difficultés méthodologiques*, Rennes, PUR.
- Mauger, G., 1991, « Enquêter en milieu populaire », *Genèses*, pp. 125-143.
- Paulus, T., Woodside, M., Ziegler, M., 2010, « I tell you it's a journey. Isn't it ? Understanding Collaborative Meaning Making in Qualitative Research », *Qualitative Research*, vol. 16, n° 10, pp. 852-862.
- Pinçon, M., Pinçon-Charlot, M., 1991, « Pratiques d'enquête dans l'aristocratie et la grande bourgeoisie : distance sociale et conditions spécifiques de l'entretien semi-directif », *Genèses*, pp. 120-133.
- Proulx, S., 2001, « Les recherches nord-américaines sur la communication : l'institutionnalisation d'un champ d'études », *L'année sociologique*, vol. 51, n° 2, pp. 467-485.
- Rogers-Dillon, R., 2005, « Hierarchical Qualitative Research Teams : Refining the Methodology », *Qualitative Research*, vol. 5, n° 4, pp. 437-545.
- Simiand, F., 1922, *Statistique et expérience, remarques de méthode*, Paris, M. Rivière.
- Stanley, C., Slattery, P., 2003, « Who Reveals What to Whom ? Critical Reflections on Conducting Qualitative Inquiry as an Interdisciplinary, Biracial, Male/Female Research Team », *Qualitative Inquiry*, pp. 705-728.
- Stephen, R., Rigano, D., 2007, « Solidarity Through Collaborative Research », *International Journal of Qualitative Studies in Education*, vol. 20, n° 2, pp. 129-150.
- Vigour, C., 2005, *La comparaison dans les sciences sociales*, Paris, La Découverte.
- Weaver, D., 2014, *The American Journalist in the Digital Age : Key Findings*, Indiana, Indiana University.
- Weber, F., 2012, « De l'ethnologie de la France à l'ethnographie réflexive », *Genèses*, vol. 4, n° 89, pp. 44-60.
- Willnat, L., Weaver, D. H., 2006, *The American Journalist in the 21st Century : US News People at the Dawn of a New Millennium*, Bloomington, University of Indiana.



**Les enquêtes comparatives comme relations sociales**

Retour réflexif d'une recherche Franco-Américaine sur le journalisme local

**Comparative Research as Social Relations**

Reflexive thoughts on a French and American research on local journalism

**As pesquisas comparativas como relações sociais**

Retorno reflexivo em relação a uma pesquisa franco-estadunidense sobre o jornalismo local

**Fr.** Les enquêtes comparatives sur les médias sont aujourd'hui nombreuses. Cependant, peu d'entre elles reviennent sur les difficultés précises de la comparaison comme stratégie méthodologique ou encore sur les conditions de production de la recherche comparative. Avec l'objectif d'apporter des pistes de réflexion sur ce dernier point, nous nous intéressons dans cet article à l'exercice d'objectivation participante d'une équipe de trois chercheurs différemment situés dans l'espace universitaire (enseignant-chercheur expérimenté, enseignant-chercheur récemment recruté ou attaché temporaire d'enseignement et de recherche), lors de leur participation à une enquête sur le travail politique des journalistes au niveau local en France et aux États-Unis. Inscrits dans la sociologie réflexive de Pierre Bourdieu, il s'agit de montrer que la position de chaque membre de l'équipe dans le microcosme universitaire a une forte incidence sur la prise de décisions et donc sur les résultats de l'enquête. Les échanges de mails, les notes des carnets de terrain ainsi que les comptes rendus de réunions nous éclairent sur deux principaux éléments. D'une part, les positions dans l'espace universitaire contribuent à définir une certaine division sociale du travail. On retrouve ainsi un travail de montée en généralité mené principalement par le chercheur expérimenté, un travail d'entrepreneuriat scientifique et financier organisé principalement par l'enseignant chercheur à la recherche d'un *tenured track*, et un travail quotidien de veille et de médiation assuré par l'attachée temporaire d'enseignement et de recherche. D'autre part, les positions jouent également des déplacements théoriques et méthodologiques suivant généralement les propositions des mieux placés dans l'espace universitaire. On peut retracer ainsi l'évolution d'une enquête quantitative (basée sur des questionnaires et un échantillon aléatoire) vers une enquête qualitative (d'entretiens semi-directifs sur un réseau d'interconnaissances).

**Mots-clés :** réflexivité, objectivation participante, sociologie du journalisme, position dans le champ académique, comparaison France et États-Unis.

**En.** Many articles about comparative research are available today. However, few of them focus on their conditions of production. This article explores this issue through an exercise of participant objectivation made by three researchers differently situated in the academic sphere (an experienced associate professor in France, a recently recruited assistant professor in the US and a temporary teaching and research assistant in France), during their participation in a comparative research on local journalism in France and the US. Following Bourdieu's reflexive sociology, the aim is to show that professional positions contribute to shaping decision-making processes and thus results. The analysis of e-mail exchanges, field notes and transcripts of our research meetings highlighted two main aspects. Firstly, that position within the academic world contributed to the definition of the division of labor within the team (placing ideas and results in a broader context, financial and academic entrepreneurship or daily mediation and monitoring). Secondly, that position oriented methodological and scientific debates, as suggestions of the best-placed were usually followed. Thus the process of transformation from a quantitative survey based on aleatory questionnaires to a qualitative research based on a non-probabilistic sample can be described.

**Keywords:** reflexivity, participant objectivation, sociology of journalism, position within the academic field, comparison France – US.

**Pt.** As pesquisas comparativas sobre a mídia são bastante numerosas atualmente. Contudo, poucas abordam as dificuldades precisas da comparação como estratégia metodológica ou ainda as condições de produção da pesquisa comparativa. Com o objetivo de trazer pistas de reflexão sobre este último aspecto, o artigo propõe um exercício de objetificação participante de uma equipe de três pesquisadores situados em posições distintas no espaço acadêmico (um professor-pesquisador experiente, um professor-pesquisador recém-contratado e um professor-pesquisador com um contrato de trabalho temporário – o que no Brasil corresponderia ao estatuto de professor-substituto nas universidades públicas) no contexto da participação deles em uma pesquisa sobre o trabalho político dos jornalistas locais na França e nos Estados Unidos. Tendo como base a sociologia reflexiva de Pierre Bourdieu, trata-se de mostrar que a posição de cada membro da equipe no microcosmo acadêmico tem uma forte incidência no processo de tomada de decisões e, como consequência, nos resultados da pesquisa. As trocas de e-mail, as notas dos diários de campo, bem como as atas das reuniões são esclarecedoras sobre esses dois elementos principais. Por um lado, as posições dos professores no espaço universitário contribuem para definir uma certa divisão social do trabalho. Constatou-se, neste caso, um trabalho de generalização dos resultados conduzido principalmente pelo pesquisador experiente, um trabalho de empreendedorismo científico e financeiro feito pelo professor iniciante que buscava aprovação no estágio probatório (*tenured track*) e um trabalho cotidiano de acompanhamento e de mediação realizado pelo professor-pesquisador com um contrato de trabalho temporário. Por outro lado, essas posições também desempenham um papel nas construções teóricas e metodológicas, seguindo a lógica de se posicionar melhor no espaço acadêmico. É possível retrair a evolução de uma pesquisa quantitativa (baseada em questionários com amostra aleatória) em direção a uma abordagem qualitativa (uso de entrevistas semiestruturadas junto a uma rede de contatos comuns).

**Palavras-chave:** reflexividade, objetificação participante, sociologia do jornalismo, posição no campo acadêmico, comparação França-Estados Unidos.

